

Le penser est une plante *Christoph Merholz*

Polarité et intensification au travers de la feuille, de la fleur et du fruit sont trois étapes évolutives de la plante. On les découvre aussi dans le penser des temps modernes.

Les temps modernes inaugurèrent une ronde du penser. Suivre cette trajectoire, mène au cœur de la problématique de notre époque, à savoir, jusqu'à quel point l'être humain avec son penser peut-il devenir le maître de sa vie sociale ? Aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles, un nouveau penser commença d'abord à conquérir les lointains du monde physique. Chez Copernic, il reposait encore en soi. Tycho de Brahe et Giordano Bruno se débattirent avec ce penser qui s'éveillait ; l'un, anobli, venant du Nord de l'Europe, avec l'aspiration à contredire le penser copernicien, au moyen d'une multitude d'observations ; l'autre, de sang italien, poussé de manière inconstante par un enthousiasme à l'égard du futur, avec celle répandre le nouveau penser révélant de nouveaux mondes. Chez Johannes Kepler et Galileo Galilée fut mise au monde la lumière de la connaissance des sciences de la nature et avec cela, pour la première fois, percevoir et penser furent méthodiquement dominés.

L'unité dans la neige

Si la manière copernicienne de voir le monde était déterminée, chez Copernic lui-même, par l'idée archétype du cercle, Kepler avait amené la représentation des formes elliptique des orbites planétaires. Il construisit un pont au-dessus du conflit déterminant l'époque autour du penser copernicien. Galilée put montrer que le Soleil accomplit une rotation sur lui-même, ce par quoi ce mouvement fut reconnu comme plus rapide à l'équateur solaire qu'à ses pôles. Le penser révéla de plus en plus sont aptitude à éclairer le monde sensible. Kepler et Galilée retrouvèrent dans l'expérience sensible, ce qui avait été vu dans le penser. Et ceci, non seulement dans les lointains cosmiques, mais au contraire aussi sur Terre. Ainsi Kepler découvrit-il la forme sextuple du flocon de neige, apparaissant dans sa diversité infinie tout en demeurant pourtant constante. Galilée accomplit le pas décisif, en mettant en relation des perceptions terrestres d'avec des perceptions sur lui-même ; il compara les oscillations des lampes de l'église de Pise avec ses pulsations cardiaques et découvrit, de cette façon méthodiquement menée, la première loi naturelle. Comme Goethe, dans l'histoire de la *Farbenlehre* l'écrivit : « Galilée ré-introduisit la doctrine de nature chez l'être humain ».

Cette réalisation du premier impact spirituel des temps modernes fut ombragée par l'inquisition et la guerre de trente ans. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que le commencement du second impact spirituel s'accomplit à l'instar d'un mugissement. Comment pourrait autrement surgir le spirituel caractérisé par Gottfried Ephraïm Lessing au 18^{ème} siècle ? Ici, il n'y plus rien à ressentir d'une réticence. Un mouvement et une libération spirituelles sont à apercevoir dans les Lumières, qui ne s'arrêtent devant aucune dogmatique. Leurs représentants veulent penser en compagnie, critiquer, créer, oui, former par l'esprit. Lessing devint le père d'une nouvelle espèce du journalisme et de la littérature. De nouveau, ce sont deux grands représentants chez lesquels se poursuit et se polarise cette fois cette impulsion en s'extériorisant littérairement : Friedrich Schiller et Johann Wolfgang Goethe. Comme déjà chez Brahe et Bruno, on pourrait montrer aussi la divergence chez ces deux poètes jusqu'au sein des textures mêmes de leur vie.

Schiller cherche dans la destinée la liberté

Le regard dans la situation de vie de chacun, au moment autour du second nœud lunaire de leur vie [approximativement à 37 ans, *ndt*], peut illustrer beaucoup de choses. Schiller, qui eut à lutter toute sa vie avec sa nature malade, qui travaillait volontiers, et seul, jusque tard dans la nuit, se replongea de nouveau dans le travail, en 1796, après une pause créatrice de plusieurs années, et entreprit une grande œuvre poétique : la trilogie sur Wallenstein. Avec cette matière, il devait combattre historiquement dix ans. On peut y retirer l'impression que Schiller recherchait dans ce laps de temps et à partir des troubles de la guerre de trente ans, quelque chose qui pût le mener plus loin. Il le découvrit manifestement dans le personnage de Wallenstein et de son combat sur la

question du destin. À cette question sur l'action de la destinée, un idéalisme se réveilla de neuf et s'ensuivirent, sur un temps de création d'une intensité extrême, toutes les œuvres dramatiques connues. L'élément commun en elles, c'est qu'il y cherche à comprendre un problème de destinée dans toute leur importance historique ? Le regard imprégné d'idéalisme de Schiller est toujours dirigé sur l'être humain, sur l'être humain qui lutte pour sa liberté et sa détermination.

Autrement chez Goethe : Goethe jouissait d'une situation à l'aise, entouré de nombreuses personnalités. Cela tant, tout à coup, il partit en quête de quelque chose qui, dans ce tourbillon ne pouvait lui être accessible. Ainsi s'enfuit-il en cachette de cette vie, traversa les Alpes et se tourna incognito vers la nature et les grandes œuvres d'art. « Il savait qu'il avait besoin de solitude, pour déterminer son être de neuf », écrit Florian Roder.¹ Goethe lui-même dit : « Je vis à présent ici dans un état de clarté et de paix dont je n'avais pas le sentiment depuis longtemps. En m'appliquant comme je fais à voir et percevoir toutes choses comme elles sont, chassant constamment les brumes de mes yeux, me débarrassant de toute prétention, je me sens parfaitement à l'aise, immensément et intimement heureux. Chaque jour, un nouvel objet digne d'être remarqué, chaque jour des images vivantes, grandes, étranges et une totalité vécue longuement dans le penser et dans le rêve et que l'imagination ne suffisait jamais à appréhender. »² Dans ce moment étrange, Goethe découvrit, dans son dialogue avec lui-même et la nature, quelque chose qui est comparable à ce que Galilée trouva, devant les lampes pendantes de l'église de Pise. L'activité intérieure de la nature lui fut révélée ; Goethe « voit » la plante archétype. La structure interne de cette plante archétype, explorée par Goethe, se présente comme polarité et intensification. Avec cette paire conceptuelle, surprise à l'écoute aux aguets de la nature vivante, nous avons un instrument qui laisse devenir visible et saisissable tout développement depuis l'intérieur. Mais en quoi repose l'élévation de la polarité considérée dans le développement de la vie de Goethe et Schiller ?

En Goethe et Schiller eux-mêmes, l'histoire de leur amitié, au-delà de tous les obstacles franchis, telle se révèle la réponse. De la productivité de leur association toute une époque a jailli. Dans l'impulsion de réaliser les heures pour un lieu de publication des grands de son époque, Schiller découvrit un moment de bonheur, pour pouvoir aller vers Goethe. Leur première conversation fructueuse tourna autour de la découverte de Goethe, que Schiller caractérisa par quelques traits succincts. L'archétype végétal de Goethe, s'avéra comme une idée devant l'idéaliste Schiller, alors qu'il apparaissait, devant l'investigateur de la nature Goethe, comme une expérience vivante, aussi réelle que toute expérience des sens. À partir de la vision actuelle, il devient évident que l'intensification spirituelle, qui fut possible au moyen de cette amitié, se cristallise effectivement dans la question portant sur la forme cognitive de l'archétype végétal, et du vivant principalement. Si Goethe et Schiller ne pouvaient pas répondre d'une manière approfondie à cette question, alors leur amitié en constitue pourtant le fondement d'une réponse. Car avec elle, débute la réalisation d'une nature et d'un esprit humain empiétant et configurant l'art, la science et la culture. L'esprit créateur de cette époque soulève des interrogations cognitives, à la réponse desquelles l'époque demeure débitrice. L'amitié, en tant que forme vivante de l'effort sur soi pour surmonter des oppositions, apparemment insurmontables, valut pourtant l'effort de nombreux esprits de cette époque. Parmi les âmes accordées au romantisme, nous découvrons en tout premier Novalis qui, pour l'amitié de Sophie von Kühn, louangea la mort et la vie. La mort volontaire de Heinrich von Kleist et celle de Karoline von Günderrode renvoient à la limite de cet effort, au tragique du manque de la faculté spirituelle d'y répondre.

Ne pas demander, mais au contraire répondre

Le deuxième accomplissement de l'esprit des temps modernes est aussi accompagné par la guerre. La première phase citoyenne de la Révolution française révèle encore des échos des hauteurs spirituelles qui, en particulier dans les contrées allemandes, tentaient de prendre souche depuis les

¹ Florian Roder : *Les nœuds lunaires dans le cours de la vie*, p.73.

² Wolfgang von Goethe : *Voyage en Italie*, 10 novembre 1796.

Lumières. La phase radicale prépara pourtant le terrain à l'ascension de Napoléon et à son extension de puissance guerrière. Dans le dernier tiers du 19^{ème} siècle, une époque de conquêtes techniques et de découvertes, s'accomplit le troisième impact du penser des temps modernes, lequel fut presque débordé par le déferlement technique. Il est d'autant plus étonnant de voir comment Rudolf Steiner saisit au passage ces questions. Dans son premier écrit il formule : « La tâche de la science ne consiste pas à soulever des questions, mais au contraire à les observer avec soin lorsqu'elles sont posées par la nature humaine et le niveau de culture du moment et d'y répondre. [...] Mais les questions que notre culture doit poser, par suite du niveau où l'ont élevée les classiques, la science les néglige.³ De sorte que nous avons une science que personne ne recherche, et un besoin scientifique que personne ne satisfait. »

Rudolf Steiner s'avance vers la confrontation décrite ci-dessus, comme une question cognitive centrale de Goethe et Schiller. « Le regard de Goethe est orienté sur la nature et la vie ; et la manière de considérer, à laquelle il se conforme, doit être le sujet (contenu) pour notre étude. Le regard de Schiller est dirigé sur l'esprit de Goethe ; et la manière de considérer à laquelle il se conforme, doit être l'idéal de notre méthode. Nous pensons de cette manière rendre féconds les efforts scientifiques de Goethe et de Schiller pour le présent. »⁴ La façon dont Goethe observait la nature et se mouvait dans son penser en la faisant découvrir d'une nouvelle manière au travers de celui-ci, Steiner la reconnut comme le bien culturel central oublié et méconnu ; et la forme idéale, sous laquelle Schiller apercevait cela, en tentant de comprendre, il la reconnut comme la méthode la plus féconde. L'intensification, à laquelle ne contribuait pas l'époque classique, Rudolf Steiner la caractérise au sens goethéen comme une expérience supérieure dans l'expérience. « C'est seulement dans le penser que le principe de l'expérience peut être utilisé dans sa signification la plus extrême. »⁵

Cela étant, Steiner indique une voie vers la qualité objective de l'expérience (subjective) du penser : « Aussi inhabituelle que puisse nous sembler cette idée que nous faisons nous-mêmes apparaître quelque chose d'objectif, et, autrement dit, que nous n'observons pas simplement un phénomène, mais au contraire, nous le produisons en même temps : cela n'est aucunement inadmissible. »⁶ « Le penser est une totalité en soi, qui se suffit à elle-même, et qu'il n'est pas possible d'outrepasser sans tomber dans le néant. »⁷

Avec cela, Rudolf Steiner disposait d'un fondement, à partir duquel la méthodologie de science naturelle et de science de l'esprit devenait visible. La progression de son impulsion dans les temps modernes fut de libérer le regard sur l'être humain et de le fonder scientifiquement. Ainsi consacra-t-il un ouvrage entier à l'idée de liberté par l'observation de l'âme selon la méthode des sciences de la nature.⁸ Cet ouvrage travaille soigneusement à fond la manière dont le penser humain, lorsqu'il est élevé dans l'espace d'une observation de l'âme, à un fait d'expérience concret, représente le moteur de l'évolution à venir. En outre, l'acquisition individuelle de facultés d'observation de l'âme et de l'esprit est d'abord d'une signification saillante. Dès lors commence à se déployer, dans l'œuvre de Rudolf Steiner, l'idée de l'être humain et de sa responsabilité pour la configuration du monde et de soi.

Le regard, ainsi libéré par Rudolf Steiner, laisse le penser connaître et avec cela le Je, car c'est le Je lui-même qui produit son expérience du connaître dans le penser. L'expérience cognitive du Je se révèle comme la première expérience cognitive de l'esprit, à partir de laquelle est conquise

³ Rudolf Steiner : *Fondement fin théorie de la connaissance de la conception du monde de Goethe*, GA 2, p.17 (excellente traduction de Raymond Burlotte, *ndt*).

⁴ Rudolf Steiner, GA 2, p.24.

⁵ GA 2, pp.45 et suiv.

⁶ GA 2, p.52.

⁷ GA 2, p.80.

⁸ R. Steiner : *la philosophie de la liberté*, GA 4.

l'échappée sur de plus hautes connaissances. L'expérience cognitive du Je pose deux exigences, auxquelles il a à prouver s'il est effectivement mûr pour une conduite de soi au moyen du Je. D'un côté sa vie le place dans des situations dans lesquelles il a à défendre cette expérience cognitive réelle-spirituelle, et dans lesquelles, il a à référer sa position en tant qu'être humain personnel ; de l'autre, la question surgit de la façon dont ces expériences cognitives sont à produire de manière féconde dans la vie sociale.

La lutte du Je et de la personnalité

Ceci est encore à comprendre immédiatement. L'expérience-Je est chez l'être une expérience sociale ; le Je surmonte, au parvis de cette expérience, l'être adhérent à la personnalité isolée ; un refoulement de l'expérience de la personnalité a lieu nonobstant dans l'avancée précédant l'expérience cognitive du Je. Car l'expérience-Je est une expérience plus élevée, indépendante de toute expérience sensible. Après cette expérience supérieure, le Je s'illuminant lui-même s'efface et [s'éteint, *ndt*] dans le domaine de la personnalité. Ici surgit un combat décisif. La personnalité doit démontrer sa disponibilité à se subordonner et à se métamorphoser elle-même conformément à la vie. Quand l'être humain n'y parvient pas, cela se révèle en tout premier dans deux contre-images polaires d'action sociale : d'une part dans le fait d'en rester fixé aux énergies de la personnalité, qui se formule par l'exercice du pouvoir ; de l'autre par une volonté d'aider, à laquelle fait défaut l'efficacité spirituelle.

La seconde phase du troisième impact du penser des temps modernes commence au début du 20^{ème} siècle. L'œuvre de Rudolf Steiner, outre l'exposition de ses connaissances de l'esprit, se révèle dans deux directions caractéristiques, opposées. D'un côté, il y eut l'aspect artistique, de s'exprimer selon les belles images de l'action de l'esprit, alors que, de l'autre, les répercussions salutaires de la science de l'esprit la rendaient féconde. Les représentantes de ces deux directions polaires de l'impulsion anthroposophique furent Marie Steiner-von Sivers et Ita Wegman. Marie Steiner-von Sivers représentait le domaine artistique, en particulier l'élément artistique de la parole, dans lequel la vertu d'expression de la personnalité humaine devait être éduquée et entraînée, tandis que Ita Wegman prenait la responsabilité du domaine de la guérison, le renouveau de l'art de guérir⁹, de la médecine. Peu après la mort de Rudolf Steiner, en 1925, le caractère antithétique de ces deux personnalités éclata en un conflit ouvert. Marie Steiner-von Sivers, en tant qu'artiste, ayant le regard tourné sur l'évolution des énergies d'expressivité, se sentit appeler à préserver l'œuvre de Rudolf Steiner, alors que Ita Wegmann, par la proximité intime entretenue d'avec Rudolf Steiner se sentit appelée à tenter de poursuivre dans le monde la réalité agissante de l'impulsion anthroposophique. Ce conflit, qui entraîna de nombreux anthroposophes d'alors, mena en 1935¹⁰ à l'exclusion de tout un groupe de représentants autour d'Ita Wegman, y compris elle-même.

Trois fois trois progressions du penser

On a tenté d'exposer les impacts de l'esprit des temps modernes dans ses trois impulsions, qui se laissent à chaque fois caractériser selon trois progressions. Dans une première surgit une impulsion vaste du penser, affermie et remplie de force en elle-même, reposant sur des personnalités individuelles. La deuxième progression, à laquelle incombe d'habituer l'impulsion à vivre dans la situation civilisatrice, manifeste une polarisation de l'impulsion tout d'abord par son caractère de totalité. Les représentants Brahe et Bruno ne furent pas du tout humainement unis l'un à l'autre lors du premier impact spirituel au 16^{ème} siècle. Lors du deuxième impact, ce fut pour Goethe et Schiller une situation de vie libre, ouverte, qui leur permit de combler la distance intérieure et de porter plus

⁹ La bio-dynamie s'y rattache aussi en ayant la tâche de guérir corporellement la Terre et l'être humain, celui-ci au travers de la nourriture qu'il retire de l'agriculture. *Ndt*

¹⁰ Une conciliation entre ces deux courants eût été possible si déjà, dès 1925, du vivant même de Rudolf Steiner, la forme spirituelle de la société anthroposophique universelle du Congrès de Noël avait pu être préservée et servir de creuset pour transformer et faire converger ces fortes personnalités. Or des considérations diverses intervinrent et aboutirent, pour résumer le processus brièvement, à la prolongation de la vie du *Goetheanum Verein* sous ce nom même de Société anthroposophique universelle. Et comme in dit par chi : « in est toudis pu malins après et in pus, in n'y n'étiot point ! ». *ndt*

haut leur amitié. Le troisième impact unit les représentantes Marie Steiner-von Sivers et Ita Wegman ; chez elles, ce qui n'était auparavant qu'une libre éventualité, devint une mission du destin.

Pourtant les conflits du 20^{ème} siècle ne semblent pas résolus. Le penser qui au travers de la nature est élevé à la connaissance de l'humain et avec cela de l'esprit, est renvoyé à la question sociale. Est-ce que la qualité d'expérience cognitive du penser et du Je peut mener à un penser social ? Selon Aristote, seul le semblable peut être reconnu par le semblable. Le penser peut-il donc devenir lui-même social et comprendre la vie sociale en aidant à sa configuration ? C'est la question dont nous a pourvu le 20^{ème} siècle, en images fortes et contre-images démesurément fortes. Derrière un Gandhi ou un Mandela, se dresse carrément « le *Führer* »¹¹ du troisième *Reich*. Ce contre-pouvoir dérobe toute candeur à l'humanité de poser ouvertement la question de la conduite. Derrière cette contre-image peut émerger la personnalité de Rudolf Steiner, qui, avec son œuvre assista l'évolution libre de l'être humain. Il formula, dès 1886, qu'il reviendrait à une science de l'esprit la tâche de percevoir et de répondre à la question que pose une époque.

***Das Goetheanum*, n°31-32/2014.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

¹¹ On peut d'ailleurs ici traduire « homonymement » par le français *fureur* !; il suffit pour cela de le regarder parler. *ndt*